

Une vague d'"ostalgie" frappe l'Allemagne

Plusieurs œuvres et manifestations témoignent d'un renouveau d'intérêt pour la vie sous la République démocratique allemande.

En dépit de son titre anglo-saxon, le film *Goodbye Lenin*, de Wolfgang Becker, est un produit typiquement allemand, une comédie douce-amère où, quelques semaines avant la chute du Mur, le 9 novembre 1989, une habitante de Berlin-Est, Christiane Kerner, bonne mère et citoyenne exemplaire de la République démocratique allemande (RDA), est frappée d'une attaque cérébrale qui la plonge dans un profond coma.

Lorsqu'elle se réveille, huit mois plus tard, l'Allemagne communiste n'est plus. C'est ce que va devoir lui cacher son fils, qui, mis en garde par les médecins, craint le choc que pourrait produire cette incroyable vérité sur la malade.

Mais comment recréer ce qui n'est plus ? C'est l'histoire du film au cours duquel, non sans peine, le fils attentionné va devoir rebâtir dans le petit appartement où est allée sa mère tout ce qui faisait l'ordinaire de la vie quotidienne en RDA : ses produits de consommation copiant avec plus ou moins de bonheur ceux de l'Ouest concurrent, ses journaux télévisés à la langue de bois et aux sous-entendus subtils, sa vie sociale où le parti et sa police omniprésente imposent un comportement stéréotypé. Comme dans la vraie RDA, tout ou presque y est faux, personne ne l'ignore, mais tous font mine d'y croire car c'est encore ainsi que le système fonctionne le moins mal.

DÉFERLEMENT DE SOUVENIRS

En 1999, déjà, le réalisateur Leander Haussmann avait tourné *Sonnenallee*, une comédie où un adolescent de RDA rêve de devenir une star de la chanson. Le film avait fait un beau succès. Mais avec *Goodbye Lenin*, qui sortira en France le 10 septembre, c'est d'un triomphe qu'il s'agit. Depuis sa sortie en Allemagne, en février, quelque six millions de spectateurs ont vu ce film qui a raflé une dizaine de prix et qui constitue l'un des plus formidables succès du cinéma allemand.

Était-ce le nécessaire signal ? Depuis, comme l'on ouvre les portes d'une écluse, les Allemands reparlent de la RDA. Non pas, gravement, de son système politique et de ses services secrets sur lesquels, depuis treize ans, tout a été dit, mais de la vie telle qu'elle s'y menait, de cette réalité dont plus rien n'existe sinon quelques statues de Marx non déboulonnées et, surtout, ces souvenirs heureux ou tristes qui remontent en force.

Nostalgie ou, selon le néologisme désormais consacré, "ostalgie" ? Lors des premières projections du film dans les quartiers est de Berlin, les spectateurs pouvaient payer en monnaie de l'ancienne RDA ; dans le foyer de cinémas de l'ouest de la ville étaient exposés fanions de l'ancienne république et chemises bleues de la FDJ, l'ancienne Jeunesse communiste. Depuis, la fébrilité est retombée mais la tendance demeure : la RDA est à la mode ou, comme le proclament humoristiquement les affiches de *Goodbye Lenin*, la RDA vit encore.

Dans un Berlin où plusieurs cafés arborent, tel un clin d'œil, les sigles et symboles de la RDA - à Berlin Mitte, au cœur de ce que fut Berlin-Est, le "Kombinat", avec son étoile rouge, en est un exemple -, de jeunes écrivains s'y mettent à leur tour, racontant leur jeunesse occultée. Dans *Meine freie Deutsche Jugend (Ma libre jeunesse allemande)*, jeu de mot sur la signification de l'acronyme FDJ, Claudia Rusch raconte avec talent l'histoire émouvante d'une fillette de Berlin-Est qui apprend avec candeur, puis révolte, sa société et ses codes complexes. Sa compatriote de Leipzig, Jana Hensel, décrit une enfance similaire dans *Zonenkinder (Enfants de la Zone)*, par allusion à la zone d'occupation soviétique, terme souvent utilisé à l'Ouest pour désigner la RDA).

Après des années de travaux pour en enlever l'amiante, et avant sa destruction totale, l'ancien palais de la République, qui, à Berlin, au bord de la Spree, servait aux pompes de l'ancien régime, a rouvert ses portes au public, le temps de quelques visites. Seuls demeurent encore

un squelette d'acier et quelques vitres aux reflets mordorés, mais des milliers de curieux ont raflé les billets pour voir cela, aussi empressés que s'il s'agissait d'une star du rock. Depuis, d'aucuns suggèrent de ne pas abattre le bâtiment mais plutôt de l'intégrer dans le nouvel ensemble architectural qui doit être érigé sur place.

Souvenirs " ostalgiques " encore que cette exposition sur " L'art en RDA " qui s'est ouverte fin juillet à la Neue Nationalgalerie de Berlin, ou celle organisée par le Centre fédéral pour la formation politique, autour du Festival mondial de la jeunesse qui, durant l'été de 1973, réunit à Berlin-Est des dizaines de milliers de jeunes venus du monde entier. Invités d'honneur : Yasser Arafat et Angela Davis.

UN PASSÉ NÉCESSAIRE

Dans le rituel de la guerre froide, cette manifestation " *pour la paix* " qui avait déjà eu lieu à Moscou, Bucarest ou Varsovie, devait exprimer la révolte de la jeunesse du monde contre les " *fauteurs de guerre impérialistes* ". Mais à Berlin-Est elle eut surtout pour effet de laisser entrer un peu de couleur et de musique dans l'univers uniformément gris de l'Etat policier. " *La fin de la RDA a commencé là* ", estiment aujourd'hui nombre de ceux qui participèrent au festival.

Le retour en force de la RDA n'a cependant rien à voir avec un quelconque regret politique. Il ne saurait non plus profiter au Parti du socialisme démocratique (PDS), formation politique héritière de l'ancien Parti communiste est-allemand, qui traverse actuellement une crise profonde, sinon définitive.

L'" ostalgie " est avant tout comparable à la nostalgie de l'enfance ; elle exprime la nécessité d'un passé que l'on peut raconter et dans lequel on peut se situer. La suppression de la RDA, en quelques mois à peine, avait fait de ses anciens citoyens des orphelins dévalorisés, des fantômes à qui l'on expliquait doctement qu'avant la réunification ils n'avaient pas vécu.

Le mouvement en cours constitue l'affirmation du contraire, une tendance de fond que la télévision, cette sonde ultrasensible, n'aura pas été longue à capter et à transformer en produit commercial. A partir de septembre, animée par Katarina Witt, double championne olympique de patinage artistique de RDA, la chaîne RTL met en scène l'" ostalgie " avec une série d'émissions où l'on parlera du temps où il existait une autre Allemagne, d'autres produits, d'autres chansons. Un autre passé.

Un réservoir à fiction pour le cinéma

Avant le succès de *Goodbye Lenin*, la RDA, son histoire, sa géographie et son devenir n'étaient pas *terra incognita* pour le cinéma allemand, qui connaît aujourd'hui un regain de vigueur. Ces dernières années, un vétéran, Volker Schlöndorff, a dépeint l'exil d'une terroriste de la Fraction armée rouge de l'autre côté du Mur dans *Les Trois Vies de Rita Vogt* (2000). Plus jeune, Oskar Roehler a décrit les journées de novembre 1989 telles que les a vécues une intellectuelle de RFA qui s'était fait un métier de la défense de la RDA. Inspiré par la mère du réalisateur, ce film intitulé *L'Insaisissable* faisait preuve d'une grande cruauté. Les cinéastes venus de l'Est se penchent, eux, plutôt sur le destin de leur ex-patrie socialiste. Sur un thème voisin de *Goodbye Lenin*, *Berlin is in Germany* (2002), de Hannes Stohr, relate les tribulations d'un citoyen de l'Est emprisonné juste avant la chute du Mur et libéré dix ans plus tard. *Grill Point*, jolie comédie sentimentale d'Andreas Dresen, sortie en 2003, joue avec habileté des difficultés de l'acclimatation des habitants de Francfort-sur-l'Oder au capitalisme.

Georges Marion
Le Monde
5 octobre 2003